

Bernard Plossu

Le Havre en noir et blanc

10 octobre 2015 – 28 février 2016

Voilà dix ans que le centre reconstruit du Havre est classé au Patrimoine mondial de l'Unesco. Une occasion de revenir en images sur le passé et le présent de cette ville, de proposer une réflexion plus générale sur la représentation de la ville et de son histoire. C'est ainsi que le MuMa propose en parallèle trois expositions : celle des œuvres de Bernard Plossu et une autre d'images d'archives intitulée *Photographier pour reconstruire* constituent le sujet de cette fiche pédagogique. La dernière, *De la ruine à l'architecture utopique*, proposée par le Frac Haute Normandie, ne sera pas traitée ici.



Constructions provisoires de récupération, 15 décembre 1945
Service photographique du MRU, anonyme. Photothèque de la DICOM © MEDDE / MLETR



Bernard Plossu, *Le Havre*, octobre 2013

© Bernard Plossu © Église St Joseph, Porte Océane, architecte Auguste Perret, UFSE, SAIF 2015



Bernard Plossu, *Le Havre*, octobre 2013
© Bernard Plossu

Bernard Plossu (1945) a exposé au MuMa en 2013 son premier périple photographique, réalisé entre 1965 et 1966 à l'âge de vingt ans : *Le Voyage mexicain*. Pour appréhender ce travail inaugural, comme les caractéristiques de son œuvre en général, il convient de se rapporter à la fiche pédagogique correspondante.

L'objectif

À l'occasion de ce premier passage au Havre, il y a maintenant deux ans, nous avons pu découvrir un photographe chaleureux, ayant toujours un petit appareil passé autour du cou. Bien que Bernard Plossu se montre très disponible aux autres, on le sent l'œil toujours un peu ailleurs. Et sans crier gare, mais sans précipitation non plus, il saisit son appareil, prend une photographie ou deux, puis revient parmi nous. Ces prises de vues ne sont pas à proprement parler des instantanés, qu'il guetterait l'œil vissé à la visée de son objectif. Elles sont plutôt une certaine forme de condensation du temps. On dirait que son regard, sans intentionnalité apparente, cherche à déceler dans le réel visible une image déjà composée, pour ainsi dire une photographie déjà faite, qu'il se presse de saisir avec les moyens du bord. Ainsi, Bernard Plossu ressemble à ces tireurs japonais, qui en décochant leur flèche ne regardent pas leur cible. Pour l'atteindre, ils ne la scrutent plus, parce qu'ils l'ont entièrement en tête.

En écho

Les cent quatre photographies exposées ont été réalisées au cours de deux brefs séjours au Havre, sans projet prédéfini, au fil d'un périple analogue à celui que l'on pourrait proposer à un touriste désœuvré un dimanche après-midi. Une pérégrination allant du nord au sud, de l'est à l'ouest de la cité, en égrenant scrupuleusement tous les monuments reconnaissables de la ville, sans cependant s'éloigner trop du rivage. Mais quelle est cette ville que photographie Bernard Plossu ? Celle que nous habitons sans vraiment la regarder ? Cette ville actuelle ? Rien n'est moins sûr. L'usage du noir et blanc gomme les saillies du présent et jette un voile d'intemporalité sur les images prises. Dans ses photographies du Havre, Bernard Plossu brouille sciemment les pistes temporelles. Il se fait conduire en Ford Mustang, se servant du capot comme d'une amorce pour plusieurs images. Il photographie l'enseigne lumineuse « La Civette » avec ce flou que l'on réservait aux actrices célèbres des films des années cinquante. Il centre dans la circulation une 4L, cette voiture « à vivre »



Récupérations de matériaux, 27 juin 1946,
Service photographique du MRU, anonyme. Photothèque de la DICOM © MEDDE / MLETR

emblématique des années soixante. Au-delà des clins d'œil que le photographe distille à sa propre jeunesse, la multiplicité de ces anachronismes nous conduit à faire résonner derrière la ville que l'on a sous les yeux, la ville au temps de sa reconstruction. Comme si Bernard Plossu cherchait à nous faire ressentir l'élasticité du temps, qu'il teinte de nostalgie.

Au vent

Les photographies que le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) commande entre 1945 et 1958 à Henri Salesse (1914-2006), assisté de plusieurs collègues, offrent un contre-point aux images de Bernard Plossu. Elles proposent une approche de la ville radicalement différente, mais avec une exigence formelle équivalente. Derrière la ville reconstruite il y a celle disparue, celle qui est devenue irrévérablement invisible. En ce sens, Le Havre demeure encore aujourd'hui une ville autant imaginaire que réelle : une ville inspirante pour un artiste. Mais Henri Salesse ne s'attarde pas sur les vestiges de la ville d'avant, il n'insiste même pas sur la ruine. Quand il photographie le *Monument aux morts* de Pierre-Marie Poisson, nous ne discernons qu'à peine les immeubles éventrés au loin. Les rails tordus à l'avant-plan n'entravent pas la course du cycliste. « La vie va » comme le chante Charles Trenet. Les drapeaux ondulent au vent, fermement accrochés à un arbre, un peu malingre, mais bien vivant, qui se dresse, comme les quatre porte-étendards blancs : repères géométriques d'un ordre à construire.

Construire

La commande d'Henri Salesse doit documenter la métamorphose d'une ville choisie comme emblématique de la politique de reconstruction. Dès sa naissance, la photographie a servi à attester du réel : elle est autant une image qu'une empreinte mécanique et chimique de la lumière. Actuellement le procédé argentique (la sensibilisation des sels d'argent par la lumière) est devenu marginal comparé à l'usage du procédé numérique (la transcription analogique de la lumière). Bernard Plossu est resté fidèle à la pellicule. Pas de possibilité de voir ce qu'il a saisi après la prise de vue et pas de retouche ensuite. Ses for-



Chantiers ISAI [Immeuble sans affectation individuelle], atelier Perret, mai 1951
Service photographique du MRU, Henri Salesse. Photothèque de la DICOM © MEDDE / MLETR

mats tendent à la réduction de la planche-contact. Mais pour autant, ce procédé argentique produit-il une image qui peut faire preuve ? En adoptant un certain point de vue et en ne cadrant qu'une portion congrue du réel visible, photographe est avant tout un positionnement et un choix. Comme le dit André Rouillé, la photographie ne cherche pas à capter le vrai, mais plutôt à établir du vraisemblable. En ce sens les photos d'Henri Salesse sont à lire comme des constructions. Il est ainsi passionnant de voir comment ce photographe construit ses images : les images d'une cité qui est elle-même en train de se reconstruire. L'extrême rigueur, comme la volonté d'ordonner, sont manifestes. De même, on peut chercher à voir derrière les photographies en apparence anodines de Bernard Plossu, la géométrie rigoureuse qui les régie.

Tas

Au fond, l'histoire que racontent les photographies d'Henri Salesse dépend du montage que l'on en fait. Libre à nous de lire l'histoire dans le sens qui nous convient et de regarder ces photographies isolément. Et que nous montrent-elles d'abord ? Une chose simple et saisissante : la ville, dans son état originel et ultime, est un tas de gravats, un amoncellement de pierres. Mais rien de romantique dans ce chaos initial, qui nous est au contraire montré comme un ensemble construit, analogue à une architecture première, tenant du tumulus et de la pyramide. Henri Salesse photographie ces tas plein cadre, de manière monumentale, avec un soin d'angle de prise de vue et d'éclairage que l'on réserve à une sculpture. La sculpture moderne, de Kouneles à Smithson, ne tardera pas à s'interroger sur la forme que peuvent prendre ces amoncellements de matière brute. Quand Bernard Plossu photographie les galets, il les représente comme une vague ossifiée sur le méplat du béton, sous la lourde chape de la mer, masse compacte à peine froissée.

Des gris

Le béton, assemblage d'agrégat et de liant, est une pâte liquide qui se solidifie. Elle peut ainsi prendre la forme désirée. Auguste Perret en a été un grand promoteur. À partir de ce matériau il a érigé une architecture moderne et classique. Au contraire,



Bernard Plossu, *Le Havre*, mars 2014

© Bernard Plossu © Porte Océane, église St Joseph, architecte Auguste Perret, UFSE, SAIF 2015

Oscar Niemeyer en a fait un usage baroque. Si le projet de l'architecte brésilien d'extension de l'Hôtel de Ville avait été retenu, un contraste heureux aurait vu le jour au cœur de la ville. Photographe en noir et blanc une architecture en béton n'est pas sans conséquence. La réduction des couleurs à des valeurs de gris crée une équivalence de surface entre ce qui est construit et ce qui ne l'est pas. Ainsi, quand Bernard Plossu photographie l'église Saint Joseph depuis le balcon de l'Hôtel de Ville, le ciel semble aussi minéral que l'aplat du poteau massif au premier plan. De même, dans beaucoup de photographies d'Henri Salesse la surface étale du ciel n'est pas sans évoquer la texture et la couleur de la fine poussière de ciment.

Compas

Si l'usage du noir et blanc tend à minéraliser le paysage, Henri Salesse porte un soin particulier à inclure intimement l'architecture dans l'environnement. Par exemple, dans une de ses photographies, il montre en surplomb les baraquements provisoires, les immeubles se profilant au loin. Ces constructions épousent étroitement la crête de la falaise. Les intervalles réguliers entre les tours en deviennent presque palpables. Le photographe révèle ainsi la grande force de l'architecture de Perret, qui est de sculpter le vide. Les espaces : l'alignement des tours, le glacis des rues surélevées, les baraquements, s'empilent rigoureusement. Le provisoire s'ordonne. Seule une discrète silhouette passe, nous rappelant une présence humaine que l'on avait oubliée. Dans les photographies de Bernard Plossu les habitants sont également réduits à de lointaines silhouettes, qui ponctuent l'espace plus qu'elles ne l'habitent. Dans ces vues des abords de la plage, les passants ressemblent à des figurants, donnant l'échelle de la ville ou rythmant l'espace. Dans une de ses photographies, deux femmes marchent de concert. Le contre-jour et la distance les schématisent, comme des sculptures de Giacometti. Leurs jambes se découpent comme des compas pointant le sol (*L'Homme qui aimait les femmes*, François Truffaut, 1977).

Décor

Les images de Bernard Plossu évoquent le cinéma. Le regard de ce photographe s'est formé dans les salles obscures. Les images qu'il a prises du Havre peuvent se voir comme celles d'un synopsis, d'un film à réaliser mentalement. Ses prises de vues ont l'apparente banalité des photographies de repé-



Bernard Plossu, *Le Havre*, octobre 2013
© Bernard Plossu

Destructions. Rue Dauphine, 27 juin 1946.
Service photographique du MRU, anonyme. Photothèque de la DICOM © MEDDE / MLETR

rage. Elles semblent cadrer un lieu où l'événement reste latent. Elles fonctionnent comme des amorces narratives. La ville qui nous est montrée tient du décor. On retrouve cette impression aussi dans certaines photographies d'Henri Salesse. La ville en montage est montrée souvent vide. Dans une de ses photographies, l'absence de toute présence humaine dans l'implacable perspective de la rue de Paris, rend l'architecture irréaliste, comme dans ces vues de cités idéales attribuées à Piero della Francesca ou encore ces villes fantômes hors du temps de Giorgio De Chirico. Dans une autre mesure, Bernard Plossu nous montre une ville souvent vacante. Il marque constamment la distance avec ce qu'il photographie. Il multiplie les effets de seuil, comme dans cette vue prise au MuMa, où le buste de *Nubiennne* de Charles Cordier est représenté en contre-jour. Ce profil flou fait obstacle à la vue des façades éclairées de derrière, qui s'appréhendent alors dans une lointaine proximité.

En équilibre

Les ciels que fixe Bernard Plossu sont étonnamment dépourvus de nuages. Il n'y en a pas eu lors de ses courts séjours au Havre. Au contraire, on imagine la patience d'Henri Salesse à guetter le beau temps, pour représenter le ciel en larges aplats neutres et éclairer la vue de la ville d'une lumière nette et franche. La nature de la commande lui imposait sans doute de montrer la reconstruction sous son « meilleur jour ». Si la représentation humaine reste périphérique, comme chez Bernard Plossu, Henri Salesse n'en porte pas moins un regard aiguisé sur la place de l'homme dans son environnement. Dans une de ses photographies, un homme porte à l'épaule deux chevrons. Derrière lui, une vaste étendue aplanie, où se dressent contre le ciel, des immeubles rescapés, serrés les uns aux autres. L'homme traverse un désert minéral par une matinée lumineuse. Le ciel se déploie dans toute son étendue. L'homme occupe une place modeste mais affirmée dans l'immensité fixe qui l'entoure. Le silence et l'immobilité n'entravent pas son pas. L'homme imprime son mouvement. Si son ombre dessine une croix, sa marche ne tient pas du calvaire. Il avance en équilibre entre pesanteur et légèreté.

BIBLIOGRAPHIE

- André Rouillé, *La Photographie*, Gallimard (folio essais), Paris, 2005.
- Catalogue d'exposition, *Images à Charge*, éditions Xavier Barral / LE BAL, Paris, 2015.

PISTE DE TRAVAIL

- Choisir plusieurs photographies de Plossu pour réaliser une séquence d'images, comme un synopsis miniature. Rédiger l'histoire correspondante.
- Photographier le trajet vers le musée, pour montrer le déplacement, en exprimant ce qui est perçu entre le point de départ et le point d'arrivée.